# *Vague à l'âme*

**Un roman de Floriane Akéloïs**

© Floriane Akéloïs, 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteure est seule propriétaire des droits et responsables du contenu livre électronique et format papier.

*"Les possessions vous rendent riches ?*
*Je n'ai pas ce genre de richesse.*
*Ma richesse, c'est la vie, pour toujours."*

**- Interview de Bob Marley.**

*Je suis partie un soir d'été.*
*Sans dire un mot, sans t'embrasser.*
*Sans un regard sur le passé.*

**– Mamy Blue, Nicoletta.**

# 1-

## *Élisa Martinez parle avec son thérapeute.*

— La dernière fois que j'ai vu ma mère, c'était la veille de mes 18 ans. Je me souviens être rentrée à la maison peu avant huit heures. J'avais passé la journée avec mon amie Sandra et le terrible Bastien. J'avais besoin d'une bonne douche froide pour me débarrasser de la sueur et de l'odeur du tabac posés sur moi. Ma peau bronzée avait beaucoup transpiré. C'était une de ces journées chaudes et étouffantes de l'été 2003. Ma mère se tenait dans la cuisine. Elle avait déjà rangé le repas, lavé la vaisselle et sorti la poubelle. Lorsque je suis entrée, elle m'a regardée de la tête aux pieds et puis elle s'est retournée. Elle serrait

son torchon entre ses mains comme à chaque fois qu'elle n'arrivait pas à s'exprimer. Je pouvais voir son visage se refléter dans la fenêtre. Elle était triste et la déception brûlait dans ses yeux. C'est à cet instant que j'ai senti cette haine monter en moi. Cette femme que je ne comprenais pas, cette femme que je méprisais depuis mon plus jeune âge, n'essayait même pas de me raisonner. Ma mère avait baissé les bras et moi aussi je crois... Je dois avouer que je ne me comprenais pas à cette époque, mais je sentais que j'avais beaucoup de colère contre elle. J'avais besoin qu'elle m'aide et qu'elle me comprenne. Comme si mon bonheur et tous mes malheurs ne dépendaient que d'elle. Comme si elle était la créatrice, l'investigatrice et la cause de tous mes problèmes. Comme si ma mère était la source dans laquelle je puisais l'amour et la haine. Si j'étais perdue, un cas désespéré,

une adolescente incomprise et rebelle, je considérais ma mère comme responsable et coupable de cet état intérieur destructeur qui me dévorait. Comme si je portais en moi toutes ses douleurs, sa misère et ses peurs. Comme si un nid de vipères gesticulait à l'intérieur tout en créant cette incompréhension malsaine. Ce malaise. Cette sensation irrationnelle. Que des bêtes vicieuses et gluantes reposaient dans mes entrailles et que leurs œufs avaient éclos en moi. Je me sentais perdue ou condamnée. Je ne saurais pas comment l'expliquer. L'adolescence est une période compliquée, vous savez.

*Silence. Élisa regarde le plafond, puis reprend.*

— J'ai parfois l'impression que maman fait partie de moi. C'était ma pire crainte et elle se réveille de plus en plus aujourd'hui. Elle

sort de nulle part dans des situations anodines. Quand je m'entends parler ou quand je me regarde dans le miroir. Je la vois. Est-ce que c'est elle ou est-ce que c'est moi ? Qui est ce reflet que je vois ? Toutes ces questions qui ne m'avaient jamais traversé l'esprit auparavant viennent me bouleverser à présent. Elles viennent me hanter et je ne sais plus quoi penser. Est-ce normal de tout remettre en question ?

*Silence. Élisa gigotte ses doigts sur les plis de son pantalon.*

— Je pense que je vais trop loin et que je m'épuise mentalement pour rien, non ? Il n'y a pas de réponse à tout ça, n'est-ce pas ? C'est ce que vous allez me dire, je le sais déjà. De toute façon, le pire avec maman, c'est que j'ai été en colère contre elle pendant très longtemps. Je parlais d'elle comme de la pire des mères. J'ai

utilisé ma colère comme d'un marteau pour frapper à la gueule de tous ceux qui s'approchaient de trop près. Je le comprends désormais…

*Élisa observe autour d'elle furtivement.*

— Cette inconnue. Ma mère. S'appelait Valentina Martinez. Elle avait 46 ans, portait des gants en latex blancs, un chemisier à fleurs, une jupe noire et des bas de contention de couleur chair. Malgré les années qui nous séparent, cette image est restée intacte dans ma mémoire. Quand je ferme les yeux, je la revois allongée sur le carrelage de la cuisine. Son corps raide en train de convulser. Ses yeux révulsés. Sa bouche tordue. Ses mains recroquevillées et sa jupe qui s'était relevée. Je me souviens avoir pensé « remonte ses chaussettes, elles sont tombées ». J'étais comme hypnotisée par ses yeux voilés. Plus rien ne

s’y passait. Je suis restée au-dessus d’elle pendant une minute ou peut-être plus. Je ne sais plus. Je l’ai regardée gesticuler et se tordre d’une manière… indescriptible. Et puis, je me suis baissée, j’ai posé ma main sur son front et je crois lui avoir dit « Ça va aller, maman, ça va aller », ou quelque chose comme ça. Et puis j’ai remonté la chaussette le long de son mollet droit. Ce que je ne savais pas à ce moment-là, c’est que j’étais en état de choc. Ce que je ne savais pas non plus, c’est que ma mère ne passerait pas les prochaines minutes. Lorsqu’elle s’est soudainement arrêtée de bouger, j’ai commencé à pleurer d’une manière incontrôlable. Mon corps tremblait comme s’il se débattait contre la force des sanglots. Je ne me suis jamais sentie aussi déconnectée de tous mes membres qu’à cet instant de ma vie. Je ne comprenais pas ce qui venait de se passer. Comment une adolescente aurait-elle pu savoir que sa

mère était victime d'un AVC ? À cette époque, on ne discutait pas de tels sujets, encore moins dans la cour du lycée. Alors j'ai laissé ma mère étendue sur le sol de la cuisine et je suis partie, tel un zombie, jusque chez ma voisine. J'avais l'impression de flotter… Tout s'était passé si vite… Je me suis demandé si j'étais en train de rêver… Mais quand Thomas est rentré dans ma maison en me posant un milliard de questions, son visage s'est décomposé en découvrant maman. Il a immédiatement appelé les pompiers ou l'ambulance. Je ne me souviens plus de qui est arrivé en premier. Les minutes qu'on a passées à attendre l'arrivée des secours m'ont semblé durer une éternité. Je regardais ce corps immobile, qui gisait sur le sol froid de la cuisine pendant que mon voisin faisait les cent pas. Il n'avait pas touché à maman depuis qu'il avait posé ses doigts sur son cou. Il n'a rien dit. Pas un mot. Mais l'horloge

de la cuisine et le moteur du réfrigérateur ont continué leur conversation habituelle. Les ambulanciers sont arrivés en fanfare avec leurs gyrophares, alertant tout le quartier. L'équipe et le matériel médical sont entrés. Et moi, j'étais là, dans cette cuisine morbide, à regarder toutes ces personnes et tous ces bruits. Tous ces mots et tous ces sons à l'intérieur de MA maison. La notion du temps avait disparu. Je ne sais pas pendant combien de temps, mais les sauveteurs ont tenté de la ranimer. Il y a eu plusieurs tentatives désespérées où je regardais le corps de ma mère se faire comprimer. J'écoutais le son de ses os se faire briser sous les mains paniquées d'un jeune médecin qui perdait la foi. Son regard se posait parfois sur moi, et je pouvais lire dans ses yeux toute la détresse et l'impuissance qu'il ressentait. C'est à cet instant que j'ai compris une grande leçon qui m'a servi tout au long de ma vie. J'ai su,

d’une manière intuitive, d’une manière innée, que cette notion de supériorité qui faisait se déchirer les hommes depuis l’éternité n’existait pas. On a beau avoir fait les plus longues études, être née Rothschild, avoir reçu une palme ou bien connaître toutes ses tables, quand la vie s’en va, personne ne peut faire quoi que ce soit.

*Silence. Élisa semble soucieuse.*

— Finalement, maman est repartie sur un brancard et j’ai observé l’enchaînement des événements sans pouvoir faire quoi que ce soit. Ma bouche comme mon cœur semblaient scellés et je n’avais aucune clé pour les ouvrir. Alors, le dos collé au mur, le regard plongé dans le néant, j’ai vécu la solitude et tout ce qu’elle chante et procure dans chaque cellule.

*Soupir. Élisa se redresse et lève les bras en l'air pour étirer son dos.*

— Valentina Martinez a été déclarée morte sur son certificat de décès, le 5 juillet 2003 à 20 h 30. C'est l'heure approximative qu'a estimée le médecin. Je pense qu'elle est morte dans ces eaux-là… Enfin, je crois. Je ne sais pas. De toute façon, on s'en fout maintenant, vous ne croyez pas ? Regard silencieux